



**HAL**  
open science

## Entre éthologie et sémiotique : Mondes animaux, compétences et accommodation

Marie Renoue, Pascal Carlier

► **To cite this version:**

Marie Renoue, Pascal Carlier. Entre éthologie et sémiotique : Mondes animaux, compétences et accommodation. *Semiotica*, 2018, 2018 (225), pp.197-212. 10.1515/sem-2015-0096 . hal-03850197

**HAL Id: hal-03850197**

**<https://hal.science/hal-03850197v1>**

Submitted on 12 Nov 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Marie Renoue\* et Pascal Carlier

# Entre éthologie et sémiotique : Mondes animaux, compétences et accommodation

<https://doi.org/10.1515/sem-2015-0096>

**Résumé :** Notre projet est, depuis une dizaine d'années, de proposer une approche du comportement animal alternative à celle, quinquagénaire, ubiquitaire et féconde, inaugurée par Thomas A. Sebeok. Née de la rencontre entre l'éthologie cognitive et la sémiotique greimassienne, cette éthosémiotique, moins attentive à la communication, au « paradigme peircien » (Brier 2008), aux signes ou à une modélisation systématique et englobante (comme celle de la biosémiotique de Kull), essaie plutôt de rendre compte de la diversité et d'une altérité animale qui ne soit ni totalement hermétique ni réductrice ni hiérarchique (anthropotéléologique). À partir d'une reprise critique de la notion uexküllienne d'*Umwelt*, trop fixiste et close, et d'une sémiotisation des notions de compétences phylogénétiques et ontogénétiques, nous proposons de considérer des modèles alternatifs, en particulier : celui du phénoménologue Maurice Merleau-Ponty qui propose en 1942 de distinguer des formes de comportement animal à partir des degrés d'adhérence du sujet à son milieu et celui du psychologue Jean Piaget traitant d'accommodation et d'assimilation, deux notions-clés pour rendre compte de la perméabilité et de la variabilité des sujets animaux. Même si l'exemple final d'une inter-accommodation et intercompréhension possible entre l'homme et son chien peut apparaître comme une invitation ou une incitation à reprendre les derniers travaux de Sebeok sur la communication interspécifique, à croiser un regard déjà formé et une approche en cours d'élaboration, il faut néanmoins noter les difficultés terminologiques, donc conceptuelles et interprétatives que pose toute approche interdisciplinaire.

**Mots-clés :** *Umwelt*, altérité, signification, performance, assimilation, ontogénèse, intercompréhension

Proposer un rapprochement entre la sémiotique et l'éthologie (l'étude du comportement des espèces animales), la tentative n'est assurément pas nouvelle. Sebeok l'a inaugurée, il y a plus d'une cinquantaine d'années, avec les évolutions (Maran

---

\*Corresponding author : Marie Renoue, Aix-Marseille Université, Aix-en-Provence, France,  
E-mail : marie.renoue@univ-amu.fr

Pascal Carlier, Aix-Marseille Université, Marseille, France, E-mail : pascal.carlier@univ-amu.fr

2014) et le succès que l'on sait – même si Dario Martinelli s'inquiétait (2004a, 2004b) au sujet du rayonnement en demi-teinte de la zoosémiotique, parente pauvre de la sémiotique et d'une biosémiotique en devenir. Pourquoi proposer alors une autre approche sémiotique de l'animal, une « éthosémiotique » née du croisement de la sémiotique greimassienne et de l'éthologie cognitive ? Il ne s'agit certes pas de nier l'importance des travaux réalisés sur le jeu, le mensonge, le mimétisme, ... (Maran, Martinelli, ... ) – auxquels nous avons fait référence dans d'autres textes (Renoue et Carlier 2006) – mais de proposer une voie alternative moins attentive à la communication, au modèle triadique peircien de la signification, aux codes et aux signes, usant autrement de références bibliographiques, parfois différentes. Pour répondre à la question fort pertinente posée par Timo Maran (2014) au sujet des objets de la recherche éthosémiotique envisagés, il ne s'agit pas de trouver d'autres d'objets mais, le plus souvent d'en proposer un nouvel éclairage, de préférer traiter de signification pour l'animal plutôt que de communication, de morphologie ou, comme ici, de compétence, l'une des notions maîtresses de la grammaire narrative greimassienne – une notion qui s'est complexifiée dans les années 90 avec le développement d'une sémiotique du devenir et du continu et depuis quelques années avec celle de la pratique et de la praxis (Fontanille 2010).

Proposer une voie alternative qui, comme l'approche de Sebeok, serait interdisciplinaire, certes ; mais, l'interdisciplinarité présuppose une entente ou une intercompréhension qui, à y regarder de près, ne va pas toujours de soi. Marier, comme nous le proposons depuis dix ans avec notre collaboration, la sémiotique greimassienne et l'éthologie cognitive nous a néanmoins semblé possible pour différentes raisons ; ces deux disciplines présentent en effet, d'un point de vue méthodologique, une égale propension à la classification (héritée directement pour la seconde de la systémique biologique, donc des distinctions oppositives d'Aristote), à la constitution de modèles descriptifs avant d'être explicatifs – même si le modèle darwinien vaut avant tout pour sa valeur explicative et a pu paraître réducteur et téléologique aux yeux d'un Adolf Portmann (1961), zoologue plus descriptif et sémioticien dans sa démarche. Toutes deux accordent également la plus grande importance aux relations du sujet et du monde, de l'animal et de son environnement, à la définition de ces deux termes considérés à partir des modalités de leur relation. Nées en tant que disciplines distinctes à peu près à la même époque (Konrad Lorenz est né en 1903 et mort en 1989), elles ont profité d'un même univers épistémologique et, dans la tradition européenne revendiquée et développée ici par Pascal Carlier, d'une influence de la phénoménologie merleau-pontienne et, de manière plus sporadique, des apports de l'épistémologie génétique de Jean Piaget sur les compétences cognitives.

Se référer ainsi à une éthologie cognitive peut également paraître congruent avec l'intérêt porté par la sémiotique greimassienne à l'émergence de sens, aux pratiques sociales et aux formes de vie plutôt qu'aux signes et à leurs distinctions. Mais ce point de vue cognitif et subjectif soulève, lorsqu'il s'agit de traiter de « sujets animaux », des difficultés évidentes pour le sémioticien<sup>1</sup> habitué au monde des humains. Comment aborder l'altérité animale peut-être plus radicale que celles humaine ou objective privilégiées jusqu'à présent dans les sémiotiques greimassiennes de l'énonciation et des objets ? Quelles notions ou théories retenir pour élaborer cette éthosémiotique et tenter de rendre compte des comportements animaux, des interactions entre des animaux et leurs milieux ? Et quels sont les traits définitoires de son objet que celle-ci semble devoir postuler avant de traiter de « sujet », de compétence et de « mondes animaux » ? Autant dire que la question posée initialement à la définition d'une compétence animale est aussi une question posée à la sémiotique greimassienne,<sup>2</sup> à la pertinence et rentabilité descriptives et heuristiques de ses outils d'analyse.

## 1 Diversité et altérité des « mondes animaux » – le modèle uexküllien revisité

Envisager de traiter des mondes animaux et non du monde animal, c'est refuser d'emblée de réduire la diversité du vivant à une opposition privative qui définirait par la négative les animaux au sein d'un ensemble ou d'une pyramide évolutive dont l'homme occuperait, isolé, le sommet. Comment, en effet, mettre une amibe, « la tique » de Jakob von Uexküll,<sup>3</sup> une mouche, une grenouille, une souris, un chien ou un singe dans des catégories cognitives identiques et négliger la diversité des mondes animaux ? Si l'on préfère à la perspective d'une opposition binaire – ou ternaire avec le végétal de la biosémiotique de Kull (2015) – celle sur la diversité à l'intérieur du vivant, alors se pose la question de son grain (au sens

---

1 La question a également été posée à l'éthologie cognitive. Cf. Bekoff (1995) au sujet des positions des opposants et des sceptiques.

2 La sémiotique greimassienne est très peu convoquée dans les analyses de la zoosémiotique – citons seulement l'usage peut-être peu convaincant d'un carré sémiotique chez Dario Martinelli pour modéliser les formes de relation homme-animal (2004b) et son évocation par Kalevi Kull pour l'analyse d'action (2014 : 50).

3 La description des *Umwelten* par Jakob von Uexküll (2010 [1934]), exploitée par Thomas A. Sebeok, a été reprise dans l'une de nos communications à Égletons en avril 2012 (cf. Renoue and Carlier 2014).

photographique du terme) : jusqu'à quel point la prendre en compte dans ses observations, les modèles théoriques ou les descriptions proposés ? On peut en effet, en sémioticien, proposer l'étude de singularités, noter les variations des performances individuelles, voire intra-individuelles (qui prendraient en compte par exemple les circonstances, les âges d'un individu) ou bien, en éthologue, s'intéresser davantage à des « tendances » intraspécifiques dont la généralité relative est établie à un niveau interne par des statistiques statuant sur leur validité et à un niveau externe par des distinctions interspécifiques. Cette question concerne les limites données par l'étude à la diversité, à la généralité ou généralisation des descriptions ou modèles élaborés.<sup>4</sup>

L'autre présupposé ou difficulté a trait à la définition de l'altérité, à sa reconnaissance et à son accès. Cette question concerne non seulement notre appréhension du monde animal mais aussi l'homme, ainsi que le souligne Thomas Nagel qui, soucieux de lutter contre tout réductionnisme explicatif en matière cognitive, conclut son célèbre "What is it like to be a bat ?" ainsi : "We would have to develop a such phenomenology to describe the sonar experiences of bats ; but it would also be possible to begin with humans. One might try, for example, to develop concepts<sup>5</sup> that could be used to explain to a person blind from birth what it was like to see" (1974).<sup>6</sup> Choisir ainsi l'exemple de la chauve-souris ou encore de la tique (Uexküll), dotée de compétences physiologiques non-humaines ou rattachée à un autre ordre<sup>7</sup> (les chiroptères pour les chauves-souris) ou embranchement du règne animal (celui pour la tique des arthropodes, très éloigné de celui des chordés auxquels sont rattachés les mammifères, donc l'homme et la chauve-souris), permet assurément d'insister

---

4 La question de la définition du sujet sémiotique a longtemps été réglée par la référence à un « sujet moyen » indéfini, à une « communauté affective » (cf. Parret 1991) et cognitive vraisemblable ou encore à la subjectivité de l'analyste sémioticien qui ne serait pas particulière ou incommensurable, mais la manifestation d'un possible « communautaire » (cf. Renoue 2017).

5 L'usage que nous avons fait des termes de la phénoménologie husserlienne et de la sémiotique tensive (tension, détension, rétension et protension) pour rendre compte des variations colorées de la pieuvre répondait à ce besoin de trouver des concepts descriptifs (Renoue and Carlier 2006).

6 Nagel (1974). L'auteur insiste dans ce texte sur la nécessité de se poser la question de la conscience ou de l'expérience consciente dans le monde animal – ce qu'il définit de manière basique comme : "there is something it is like to be that organism." Partant de la physiologie et de la perception qu'elle induirait, il insiste sur une spécificité des subjectivités animales difficiles à appréhender pour l'homme. D'où sa proposition de développer une phénoménologie objective ne dépendant ni de l'empathie ni de l'imagination.

7 La classification du règne animal se fait par paliers successifs avec l'embranchement ; la classe ; l'ordre ; la famille ; le genre puis l'espèce.

sur la spécificité des actions et des compétences, sur les altérités animales. Mais, l'impression d'altérité aurait certainement été plus nuancée avec un mammifère ou avec un animal domestique sélectionné depuis des siècles pour sa capacité à établir des relations et une communication avec l'homme, plutôt qu'une interaction rudimentaire de type surface à traverser ou à piquer. L'altérité est affaire de degrés.

Comment avoir accès à ces différents « mondes animaux » ? Le terme renvoie presque automatiquement à Jakob von Uexküll (2010 [1934]), à son concept d'*Umwelt*. Mais, si ce pionnier de l'éthologie insiste sur la valeur signifiante de ces mondes, il ne les aborde pas réellement d'un point de vue sémantique ou cognitif mais en physiologiste qui, à partir du bagage sensoriel des animaux étudiés, essaie de donner un aperçu des mondes perçus suivant un cercle « fonctionnel » qui lie percepts et actions – il est vrai que son exemple emblématique, la tique, ne permettait peut-être pas d'insister sur une éventuelle complexité cognitive mais plutôt sur une limitation des capacités animales et sur leur pré-détermination (instinctive ou génétique). Son insistance sur la « perfection de l'ajustement des animaux à leur environnement », comme il l'écrit lui-même, semble par ailleurs relever d'une pétition de principe optimiste qui pourrait avoir pour effet de gommer tous les échecs ou aberrations comportementales capables d'éclairer le chercheur sur une activation cognitive fatalement faite d'essais, de réussites et d'échecs. Cet optimisme de l'adaptation – qui fait par ailleurs contre-point à la conception adaptative et non-subjective, évolutive et diachronique, de Charles Darwin et d'Alfred Russel Wallace – est critiqué par Julien Pieron qui évoque « la fixité presque hypnotique des structures comportementales décrites » par Jakob von Uexküll (2010 [1934] : 116). Pour le philosophe, « si [chez Uexküll] la causalité qui régit le vivant ne peut être pensée sur le modèle mécaniste, mais doit laisser la place à un schéma où quelque chose qui « fait sens » pour l'animal suscite un comportement parfaitement adapté au milieu, cette perfection du comportement ... ne laisse que peu de place à une quelconque marge de manœuvre, d'improvisation ou d'échec » (Uexküll 2010 [1934] : 95). Et ce positionnement est d'autant plus gênant que nombre de chercheurs (Beisecker 1999 ; Kull 2015 ; Burgat 2010, ... ) insistent sur l'importance de ces erreurs, hésitations ou états de confusion comportementale comme indices ou moteurs de l'activité cognitive. Donc, dans cette approche husserlienne de la subjectivité de l'animal : « nulle ingéniosité ou habileté ou encore “savoir” acquis par l'individu ou l'espèce dans

l'histoire de sa confrontation au milieu, mais toujours un accord ou une harmonie préétablie au sein d'une Nature dont la partition semble avoir été écrite une fois pour toutes par une main transcendante<sup>8</sup> » (Pieron 2010 : 96). Ces critiques réapparaissent avec d'autres également sous la plume du préfacier de l'édition 2010 de *Milieu animal et milieu humain*, Dominique Lestel, qui pointe un possible réductionnisme, le caractère figé et monadique des *Umwelten*, l'élaboration d'une subjectivité d'espèce (et non de sujet) et l'absence d'écologie qui permettrait d'envisager les motifs d'une relation ou communication interspécifique (Lestel 2010 : 17, 19).

Malgré son intérêt, il convient donc d'amender la théorie uexküllienne pour la fermeture « monadique » et la fixité des *Umwelten* animaux qu'elle dessine et aussi pour ce qu'elle induit d'efficacité comportementale et de réduction afférente d'une activation cognitive. Une autre option est d'accorder une attention affinée aux actions des animaux et à leur description – comme l'a fait Alain Gallo, promoteur d'une psycho-éthologie<sup>9</sup> –, de privilégier plutôt qu'une approche programmatique une analyse de « l'action en cours »<sup>10</sup> avec toutes les reprises nécessaires pour l'acquisition de compétences ou de tenter une définition plus sémiotique de la relation de l'animal avec son environnement. C'est une telle définition qu'en termes quasi-peirciens a proposée le phénoménologue Maurice Merleau-Ponty en 1942.

---

**8** Tel qu'il est analysé par Pieron, le modèle éthologique d'Uexküll présupposerait une sorte de destinateur transcendant, auteur d'une programmation plus symbolique (association terme à terme, d'un signifiant à un signifié) que sémiotique, puisqu'il s'agit d'apparier à un « quelque chose » de pertinent – du point de vue de l'animal manifesté par ses réactions – un schème comportemental. À ce modèle adapté semble s'opposer celui adaptatif de Darwin plus dynamique et aléatoire où la figure du destinateur cède la place à celle moins transcendante du « judicateur » de la sémiotique narrative qui sanctionne l'erreur par la mort, qui trie et sélectionne. Néanmoins ces deux modèles ne fonctionnent pas au même niveau biologique : Darwin énonce la loi de la sélection naturelle qui modaliserait l'histoire biologique des vivants – sans porter alors attention au point de vue de l'animal – et, plus comportementaliste et synchronique, Uexküll observe des animaux.

**9** A. Gallo et al. (1991) ont montré que lors de l'expérience dite de la boîte de Skinner, le levier, sur lequel un rat doit théoriquement apprendre par renforcement positif à appuyer, semble un « obstacle au déplacement », un « objet à consommer » ou un objet à sentir avec ou sans appui ; il « prend[rait] différentes significations pour l'animal et vraisemblablement jamais celle, trop humaine et préconçue, de levier ».

**10** Terme emprunté à Jacques Fontanille (2010).

## 2 Un modèle sémiotique des comportements : Les trois « formes » de Merleau-Ponty

Comment l'animal perçoit-il « son monde » ou plutôt comment « fait-il » en prise avec son environnement ? Dans *La structure du comportement*,<sup>11</sup> Maurice Merleau-Ponty propose de distinguer différentes « formes »<sup>12</sup> de comportement ou de relation de l'animal avec son environnement, tout en prenant soin de préciser qu'elles ne correspondent pas à « trois groupes d'animaux », mais que, repérables chez la même espèce, certaines leur sont néanmoins plus familières – d'où les références dans les trois types de comportement, de fait non hiérarchisés, à des animaux communs, comme le chien, le singe ou l'homme. Les formes distinguées sont dites syncrétiques, amovibles et symboliques. Elles reposent sur différents critères dont nous retiendrons quelques-uns : soit la relation de l'animal avec son environnement qui est décrite en vertu d'une gradation de la discrétisation ou de l'adhérence ; les modalités de traitement de l'environnement et des situations inédites – qui ne sont pas ici lues en termes stricts d'intentionnalité.<sup>13</sup>

(1) La « forme syncrétique » (Merleau-Ponty 1942 : 114–115) est celle de l'adhérence aux situations et de l'analogie : « emprisonné dans le cadre de ses conditions naturelles », le comportement serait « lié à des aspects abstraits des situations ou à des complexes de stimuli » et face à des situations vitales nouvelles la réponse serait elle aussi globale, déterminée par les « lois biologiques du comportement » – par exemple un rythme instinctif de préhension pour le crapaud – et par « la ressemblance » de cette nouvelle situation avec « celles

---

**11** Notons que ce texte, oublié dans les études de zoosémiotique ou de biosémiotique, est abondamment cité dans les ouvrages d'éthologues ou de philosophes français attentifs au comportement animal. Cf. entre autres les articles de l'ouvrage collectif dirigé par Florence Burgat (2010).

**12** Pour justifier le choix du mot « forme », Maurice Merleau-Ponty écrit : le comportement n'est pas une chose, mais il n'est pas davantage une idée, il n'est pas l'enveloppe d'une pure conscience et, comme témoin d'un comportement, je ne suis pas une pure conscience. C'est ce que nous voulions dire en disant qu'il est une forme. Nous avons donc trouvé avec la notion de forme le moyen d'éviter des antithèses classiques dans l'analyse du « secteur central » du comportement comme dans celle de ses manifestations visibles. (Merleau-Ponty 1942 : 138).

**13** L'intentionnalité comprend une réaction ou orientation subjective, qui n'est pas posée ici – ainsi que l'indique notre usage des termes « relation » et « lier » –, et une discrétisation objective qui est discutée dans l'analyse proposée par Maurice Merleau-Ponty (1964) – qui tentera toujours de limiter les dichotomies pour insister sur la liaison du sujet « au » monde, ainsi que l'indiquent ses concepts d'entrelacs et de chiasme.



pour lesquelles l'animal possède des montages instinctifs ». (2) La « forme amovible » (1942 : 115–130) est celle des configurations ou « mélodies cinétiques » et de la contiguïté signalétique : moins prédéterminé, le comportement serait lié à des « signaux fondés sur des structures d'ensemble relativement indépendantes des matériaux dans lesquels elles se réalisent », sur des rapports perçus, et à des « objets investis d'une valeur fonctionnelle dépendant de la composition effective du champ » (1942 : 127). Face à une nouvelle situation, c'est la contiguïté temporelle ou spatiale pour l'animal de celle-ci avec ce qu'il connaît qui lui permettrait de s'adapter et de résoudre des problèmes ; et ce, d'une manière partiellement indéterminée ou « vague » (1942 : 125), tâtonnante. Enfin, (3) la « forme symbolique » (1942 : 130–138) est celle du désencrage – hors des ensembles de stimuli et des « mélodies cinétiques monotones » –, de la discrétisation des choses détachées des relations réalisées, où les engageait un point de vue propre, et des valeurs fonctionnelles. Elle est la forme de la multiplicité perspective et des substitutions de points de vue, celle aussi de la « correspondance conventionnelle » du symbolique (1942 : 132).

Pour élaborer son modèle théorique, Maurice Merleau-Ponty use ainsi des distinctions sémiotiques les plus générales, à savoir celles d'une gradation entre le continu et le discontinu, de degrés de différence et de discrétisation, des rapports analogiques, signalétiques ou symboliques. Il s'agit d'établir comment la différence, qui fait le sens pour l'homme, pourrait être posée ou faite au sein de la relation structurelle entre l'animal et l'environnement, les situations ou les choses ; comment un point de vue pourrait émerger, s'abstraire et se multiplier ; comment de la relation réalisée se démarqueraient l'actualisation ou la virtualisation de nouvelles. La puissance de la démonstration vient de « l'évidence » de l'appariement de ces degrés de différenciation-abstraction et des différents types sémiotiques de rapports à l'environnement : à savoir la « ressemblance » entre situations indifférenciées, la contiguïté entre structures de rapports et la correspondance conventionnelle des symboles qui favorise une « conduite cognitive et une conduite libre » (1942 : 133).

Ce modèle relationnel et systémique, dynamique et génératif, peut être rapproché de travaux ultérieurs moins abstraits, plus dynamiques, qui insistent davantage sur l'auto-organisation et l'autorégulation des systèmes, sur les transformations continues des comportements animaux. Ainsi, le cogniticien Francisco Varela a insisté, avec son concept d'*enaction*, sur l'histoire évolutive et dynamique du couplage structurel liant un organisme à son milieu, sur leur co-émergence et sur l'autopoïèse d'un système s'auto-organisant sans cesse, en interaction avec son environnement (Varela et al. 1992).

D'un point de vue plus « subjectif », et en références aux travaux des éthologues, on peut aussi traiter de la dynamique et de l'évolution des comportements en termes de compétences et d'adaptabilité.

### 3 Compétences phylogénétiques et ontogénétiques – un modèle d'activation

L'une des critiques évoquées *supra* de l'approche d'Uexküll révélait un modèle patent : le « régime de la programmation de l'action »,<sup>14</sup> un régime de la fixité et régularité des comportements, parfaitement adaptés et « hypnotiques » (Pieron 2010 : 116), auquel on peut opposer la description dynamique de l'acquisition ou de l'expression des compétences. Incluant les hésitations et les erreurs, celle-ci donne accès en effet à une complexité et altérité animale supérieures, et elle repose sur un autre modèle d'activation, celui de l'animal sujet ou de « l'animal agissant » et non plus agi, suivant l'expression de Buytendijk (1952).

Quelles sont les compétences dont parlent les éthologues ? Ils distinguent les compétences ontogénétiques, acquises durant la vie de l'individu, de celles phylogénétiques déterminées, fixées pour une espèce et triées par l'histoire de l'évolution structurelle et adaptative de l'animal avec son environnement. Néanmoins, ces distinctions génératives ne sont pas strictement contradictoires. Il apparaît en effet qu'au moins certaines des compétences phylogénétiques, pour fixistes et générales (au sens de non-individuelles) qu'elles puissent paraître, ne sont pas des programmes mécaniques, au mieux des programmes d'ordinateur qui, enregistrés, doivent être initialisés pour être actifs. Virtuelles, elles demandent en effet à être actualisées et réalisées, répétées, afin de devenir potentiellement efficaces, mais cette actualisation doit se faire pendant une période du développement de l'individu au risque de s'éteindre pour lui ou de nécessiter plus de stimulations pour être acquises. Et, la chose n'est guère étonnante si l'on songe, qu'à un autre niveau, il en va de même pour les capacités physiologiques ; ainsi en est-il par exemple de ces petits chats rendus aveugles à cause de leur isolement dans le noir dès leur naissance ou des enfants-loups ayant développé au contraire une certaine nyctalopie.

Le vivant, même le plus « rudimentaire », n'est pas une mécanique, et ses comportements à y regarder de près n'ont peut-être pas même la fixité d'un programme à durée d'activation limitée mais efficace. En effet, les éthologues ont noté que certains scénarios comportementaux d'animaux aussi

---

14 Terme emprunté à Landowski (2007).

apparemment « primitifs » que des fourmis sont relativement aléatoires, parfois contreproductifs au regard de l'action finalement réalisée par l'ensemble. La performance est alors celle du groupe plutôt que celle des individus qui le composent, c'est celle de « l'intelligence collective » des entomologistes ou de l'« actant collectif » des sémioticiens. Même le concept d'instinct, repris et développé par Konrad Lorenz (1970 [1965]), profite d'une certaine souplesse, puisque « ce père de l'éthologie » évoque du jeu, quelques zones d'incertitude, dans l'enchaînement des patterns comportementaux « instinctifs ». Les comportements paraissant les plus automatiques comporteraient donc eux aussi une part de flexibilité.

Compétences ontologiques à acquérir, compétences phylogénétiques à activer, donc ; et une opposition en terme de fixité et de flexibilité à nuancer. Reste peut-être la différence de leur niveau de complexité. En effet, alors que les compétences phylogénétiques dessineraient un « scénario » globalement *plus* fixe, n'évoluant qu'à l'échelle de plusieurs générations en vertu des lois de la sélection naturelle qui, en éliminant les individus aux comportements inadaptés, fait le tri, les premières reposeraient sur des capacités des individus à apprendre, à résoudre des problèmes et à s'adapter à un environnement potentiellement changeant, des sortes de méta-compétences pour en acquérir de nouvelles. Dans l'histoire du vivant où l'adaptation est la valeur rectrice par excellence, se distingueraient ainsi les animaux dotés ou non d'une capacité à adapter leurs comportements à de nouvelles contraintes.

## 4 De l'adaptation à l'adaptabilité : Une métacompétence du sujet animal

Comment définir plus précisément l'adaptabilité ? Capacité à modifier le comportement, elle est une métacompétence (un pouvoir qui détermine un pouvoir-faire ou être, un savoir-faire ou être) dont l'expression n'est pas binaire (l'avoir ou pas) mais graduelle. Une espèce animale peut en effet ne pas être inadaptée ou inadaptable à un environnement sans pour autant y être adaptée de façon optimale. La capacité adaptative d'un animal est également sujette à variation en fonction des contextes d'expression ; elle apparaît plus ou moins spécifique ou générale, c'est-à-dire à même de couvrir un spectre plus ou moins large. Ainsi, lorsqu'un animal ne possède pas de caractéristiques spécialisées limitant ses possibilités d'adaptation, l'espèce est dite « généraliste », c'est-à-dire capable de s'adapter à des milieux très différents.

Qu'en est-il plus précisément de la valeur de survie de l'adaptabilité ? Elle présente des avantages indéniables quand les contraintes de l'environnement changent pour devenir potentiellement délétères, c'est-à-dire en inadéquation avec les habitudes comportementales qui, précédemment adaptées, sont devenues contraires à la vie des individus. Mais l'avantage apportée par cette flexibilité de l'adaptabilité ne va pas sans risques dans un environnement stable et dangereux (Carlier 2015). En effet, cette capacité ou ce (méta-)pouvoir demande du temps pour l'actualisation de compétences ou de comportements efficaces, elle ouvre un espace d'essais, d'erreurs qui peuvent être fatales. Lentes à acquérir, les nouvelles compétences nécessitent des répétitions ou, suivant l'analyse de Maurice Merleau-Ponty, des explorations pour trouver « une réponse adaptée par différents moyens » à « une série de problèmes du même ordre », elles demandent aussi « une capacité à choisir, une méthode de sélection » (Merleau-Ponty 1942 : 106–107) et elles rendent de fait l'animal novice plus vulnérable dans un environnement hostile.

Modalité actualisante impliquant une durée, l'adaptabilité présente donc des avantages pour la survie essentiellement lors des changements de contraintes environnementales. Comment en analyser plus précisément les opérations ? En fait, ce qui se joue en elle, c'est tout à la fois l'inscription d'une possibilité de changer et de s'ajuster à ce qui « fait nécessité », c'est-à-dire une capacité à adopter de nouvelles manières d'être ou de faire, de quitter d'anciens comportements ou des « pratiques » devenus dangereux et de maintenir ce qui ne présente aucun risque. Méta-compétence en ce qu'elle détermine une possibilité qu'aurait l'animal de pouvoir agir ou se comporter, elle comporterait ainsi une capacité à « évaluer » une situation, à tenter des réponses, à modifier son comportement par répétitions et aussi par assimilation ou accommodation, suivant la distinction introduite par le psychologue constructiviste de formation zoologiste, Jean Piaget.

## **5 Assimilation et accommodation piagésiennes – la médiation psychologique des schèmes**

Pour rendre compte des phénomènes d'adaptation, deux notions sont utilisées par Jean Piaget (Piaget et Inhelder 2004 [1966]), deux notions courantes en biologie (digestive et visuelle) qu'il transpose au domaine cognitif ou psychologique, à savoir : l'assimilation qui désigne l'intégration par le sujet d'éléments extérieurs qu'il s'assimile et s'approprie, et l'accommodation qui désigne, dans un mouvement de transformation relationnelle inverse, l'ajustement plus ou moins aisée et spontanée du sujet à son environnement.

D'un point de vue psychologique, ces deux opérations visent à réguler les relations, à permettre une forme d'équilibration entre une structure et un environnement en devenir, donc forcément variables et instables. Ce qui est en jeu, ce serait plus précisément les structures cognitives, les « schèmes » d'action ou schémas mentaux, qui, médiatisant la relation, sont généralisables ou modifiables en fonction des relations et des interactions. L'assimilation désignerait alors la généralisation d'un schème préexistant pour une nouvelle situation, tandis que l'accommodation, moins « économique », surviendrait lorsque l'assimilation serait impossible, sous forme de réorganisation ou d'ajustement « schématique » aux variations extérieures.

D'un point de vue comportemental, on peut penser que, si le comportement d'un organisme dépend relativement peu de son expérience (qu'il « n'apprend pas »), c'est que ses actions portent en creux un milieu phylogénétiquement préfiguré – qu'il y a « adhérence » entre comportement et situation – et qu'une modification dans l'environnement sera perçue par assimilation à des schèmes existants. L'assimilation est un processus d'adaptation par lequel un individu associe de nouvelles expériences à des schèmes existants ; tout se passe comme si, en termes sémiotiques, à un contenu (signifié) unique et fixe étaient seulement associés au fil de répétitions de nouveaux signifiants. Être assimilateur consisterait donc à garder le même rapport à la réalité quelles que soient les modifications de celle-ci. L'accommodation au contraire serait un processus d'adaptation par lequel un individu modifie ses schèmes existants, pour s'adapter à de nouvelles expériences, ou crée de nouveaux schèmes lorsque les anciens ne permettent plus d'incorporer les nouvelles données. Les coordinations qui s'établissent constituent un nouveau réel, c'est-à-dire de nouveaux objets pour la pensée et l'action, de nouveaux « signes » avec un contenu et une expression spécifiques.

Pour illustrer ces mécanismes, nous nous référerons *in fine* à deux exemples. Le premier, uniquement basé sur un processus d'assimilation, pourrait être comparé à une interaction entre organismes. Le second type d'exemple, basé sur l'accommodation, nous amènera à parler d'une forme d'intercompréhension entre l'homme et ses animaux – l'intercompréhension présupposant une forme d'accommodation, qui présuppose à son tour vraisemblablement un environnement en partie partagé (un *Mitwelt*), c'est-à-dire comportant des valences comparables ou convergentes qui constitueront des référents à partir desquels l'intercompréhension pourra se faire.

Le premier exemple est la fourmi. Celle-ci peut marcher sur un corps, le nôtre, qui est sur sa trajectoire. Pour cette fourmi, il est probable que nous ne sommes alors qu'un support de locomotion en continuité avec ceux parcourus auparavant : elle n'a pas, à ce moment, plus de relation avec nous qu'avec une brindille. Si au contraire, en soulevant une pierre, nous détruisons sa fourmilière, la même fourmi

pourra attaquer notre main comme elle le ferait pour un prédateur d'une taille plus modeste que la nôtre. Percevant et traitant son « milieu » en fonction de schèmes habituels, hérités de son histoire évolutive, la fourmi, sur ces deux exemples, ne « s'accommode » pas. Les fourmis ont des interactions entre elles mais il est difficile de parler d'intercompréhension quand on en observe deux tirant chacune du côté opposé pour amener un insecte mort à la fourmilière. Le principe organisateur global prime sur les stratégies individuelles. C'est pourquoi, chez les insectes sociaux, un principe d'auto-organisation émergent laisse penser que leur intelligence est davantage collective qu'individuelle, ainsi que nous l'avons évoqué *supra*.

Le second exemple est celui du « meilleur ami de l'homme », le chien qui était à l'origine un loup. Les premiers loups domestiqués avaient dû établir une relation inédite avec des êtres humains, apprenant à les percevoir autrement que comme une menace ou une proie possibles. Capables d'accommoder leur comportement de façon satisfaisante, ils pouvaient les suivre dans leurs déplacements. Les individus les plus « accommodants » dans le sens souhaité par l'homme avaient plus de chance d'être gardés pour la reproduction. C'est ainsi que le chien domestique a évolué comme une espèce particulièrement « à l'écoute » de l'homme. Les profils d'animaux qui comprenaient le mieux ses attentes ont augmenté chez la nouvelle espèce définitivement distincte du loup (cf. le comportement de pointage référentiel mieux compris par les chiens que par les loups). Ce qui a été sélectionné n'est évidemment pas un gène de l'obéissance ou un gène du pointage référentiel, mais plus probablement une capacité d'intercompréhension avec l'homme donc d'accommodation. Entre l'homme et le chien, il y a une co-évolution, une « histoire viable de couplage structurel » (Varela et al. 1992) qui permet une véritable intercompréhension.

Que dire du chat ? Avec lui, il n'y a pas à proprement parler de co-évolution avec l'homme car le chat a avant tout évolué comme un commensal de l'homme. Mais des études récentes ont montré comment le chat diversifiait ses vocalisations en fonction de la façon dont il était élevé. Ainsi, un chat d'appartement vivant dans une étroite promiscuité avec son maître développe un répertoire vocal inédit et plus diversifié qu'un chat de ferme simplement nourri par les maîtres et vivant à l'état semi-sauvage. On peut ainsi considérer que le chat, « accommodant », s'acculture à l'homme par apprentissage.

## 6 Conclusion

Comment décrire la relation des animaux et de leur environnement, les compétences et « le monde » de ceux-là ? Même si l'approche uexküllienne a eu l'immense intérêt

de mettre l'accent sur la spécificité des « mondes animaux », elle est apparue trop fixiste et optimiste, cognitivement réductrice et trop « spécifiante » aussi, puisque les *Umwelten* manquaient de porosité, de possibilité d'ouverture aux autres, ne permettaient donc pas de parler de compréhension inter- ou intraspécifique. Les deux autres modèles présentés ici sont de fait des alternatives. Attentif à analyser et à décapsuler le rapport d'inclusion, le « Um- » de l'*Umwelt* animal, Maurice Merleau-Ponty différencie des modes de signification, d'adhérence ou de distanciation de l'animal avec son environnement. Avec l'approche plus subjective et psychologique présentée ensuite, il s'agit de voir comment la relation en devenir de l'animal avec son milieu se dynamise et s'autorégule. Quant à l'apport de la sémiotique privilégiée ici, c'est un creusement et une stratification de la notion de compétence qu'elle a permis par son analyse en termes de modalités, voire de méta-modalité, et d'aspects.

Ces propositions inaugurales pour l'éthosémiotique que nous tentons de développer laissent évidemment des questions ouvertes. Peut-on associer le modèle théorique de Merleau-Ponty avec l'approche subjective et psychologique qui suit ? Ou d'un point de vue sémiotique, peut-on associer un modèle de la sémiose, usant des distinctions perciennes, avec un autre modèle de l'action, usant des termes de la sémiotique narrative greimassienne ? La possibilité théorique est à creuser – ainsi que l'indique notre rapprochement subreptice entre « l'adhérence aux situations » de la forme syncrétique et l'opération d'assimilation. Il est vrai aussi que nos remarques finales sur l'intercompréhension et un éventuel « monde commun » ou *Mitwelt* semblent faire écho pour leur objet, au moins, aux travaux en zoosémiotique sur la communication interspécifique ou aux études plus localisées et circonstanciées de nombreux éthologues et ethnologues. On peut faire l'hypothèse qu'au-delà des difficultés terminologiques, méthodologiques, donc théoriques à croiser des disciplines différentes, la variété des éclairages ne peut que servir la compréhension des phénomènes, des comportements.

Cependant, cette pétition de principe optimiste et cette synthèse rapide des points abordés dans notre texte ne doivent pas minimiser la difficulté de notre entreprise. Comment aborder concrètement des mondes animaux ? La question est méthodologique et notionnelle. La question de la méthode, c'est celle aussi du choix de l'objet d'analyse, de l'orientation et de l'intensité de l'attention que nous lui accordons. La question des notions est peut-être plus problématique, ainsi que l'avait souligné Thomas Nagel. Maurice Merleau-Ponty utilise des notions extrêmement générales de la discrétisation et de l'adhérence, comme nous l'avons fait en traitant de la coloration des pieuvres (Renoue et Carlier 2006), des tensions manifestées ou de l'eurythmie d'une rencontre possible (Renoue et Carlier 2014). Avec Piaget, ce sont les notions d'assimilation, de transformation, d'ipsité et d'altération qui émergent. De quoi satisfaire le sémioticien greimassien

qui se retrouve en pays connu, apparemment. Car le transfert interdisciplinaire de notions invite à se poser la question de leurs valeurs. Néanmoins, même si l'interdisciplinarité pose des problèmes évidents, l'un de ses avantages, c'est peut-être justement de réviser les notions disciplinaires courantes, d'en complexifier certaines comme la « compétence » analysée *supra* grâce aux distinctions éthologiques.

Ajoutons enfin que l'éthosémiotique pose nécessairement la question des valeurs, celles téléologiques ou prédéfinies, fonctionnalistes et vitalistes, qui président à l'observation des comportements et nous incitent à négliger tout ce qui pourrait paraître aberrant ou insignifiant, c'est-à-dire dépourvu de valeur et négligeable – tel le « transport de la queue chez la souris » étudié par Fabienne Lenoble et Pascal Carlier (1996). Qu'elle nous oblige aussi à nous interroger sur notre lecture du monde, à la place que nous nous attribuons en tant qu'humains face au « reste » – et le point de vue que nous avons adopté est celui de l'altérité, c'est-à-dire celui du refus de la hiérarchisation et de l'englobement des *Umwelten* qui fait de l'homme l'instance sémiotique la plus complexe, la seule culturelle et la plus riche par intégration de toutes les modalités cognitives possibles (Kull 2015). Et cette question du sens ou de la valeur prédéfinie attribuée aux comportements et aux animaux dont nous sommes est fondamentalement éthique et sémiotique.

## Références

- Beisecker, David. 1999. The importance of being erroneous : Prospects for animal intentionality. *Philosophical Topics* 27(1). 281–308.
- Bekoff, Marc. 1995. Cognitive ethology and the explanation of nonhuman animal behavior. In J.-A. Meyer & H. L. Roitblat (eds.), *Comparative approaches to cognitive science*, 119–150. Cambridge : MIT Press.
- Brier, Søren. 2008. The paradigm of Peircean biosemiotics. *Signs* 2. 20–81.
- Burgat, Florence. 2010. *Penser le comportement animal*. Paris : Quae.
- Buytendijk, Frederik & Jacobus Johannes. 1952. *Traité de psychologie animale*, A. Frank-Duquesne (trad.). Paris : PUF.
- Carlier, Pascal. 2015. Quels processus cognitifs permettent le passage d'une simple interaction à une intercompréhension ? Le cas de la relation homme-animal. In *Intercompréhension de l'intraspécifique à l'interspécifique*, 81–95. Bruxelles : EME éditions
- Fontanille, Jacques. 2010. L'analyse du cours d'action : Des pratiques et des corps. *Nouveaux Actes Sémiotiques* 114. <http://epublications.unilim.fr/revues/as/1413> (consulté le 9 février 2015).
- Gallo, Alain, Christian Cuq & Jean-Pierre Desportes. 1991. Épistémologie et éthologie. *Revue internationale de systématique* 5(4). 471–490.



- Kull, Kalevi. 2014. Zoosemiotics is the study of animal forms of knowing. *Semiotica* 198(1/4). 47–60.
- Kull, Kalevi. 2015. Semiosis stems from logical incompatibility in organic nature : Why biophysics does not see meaning, while biosemiotics does. *Progress in Biophysics and Molecular Biology* 30. 616–621.
- Landowski, Éric. 2007. Avant-propos. *Actes Sémiotiques* 110. <http://epublications.unilim.fr/revues/as/66> (consulté le 17 septembre 2015).
- Lenoble, Fabienne & Pascal Carlier. 1996. A possible contribution of phenomenology to ethology : Application to a behavior pattern in the mouse. *Acta Biotheoretica* 44. 75–83.
- Lestel, Dominique. 2010. Préface. In J. von Uexküll (ed.), *Milieu animal et milieu humain*. Paris : Rivages. 7–18.
- Lorenz, Konrad. 1970 [1965]. *Trois essais sur le comportement animal et humain*, C. & P. Fredet (trads.). Paris : Seuil.
- Maran, Timo. 2014. Dimensions of zoosemiotics. Introduction. *Semiotica* 198(1/4). 1–10.
- Martinelli, Dario. 2004a. Liars, players and artists : A triadic zoosemiotic relation. *Semiotica* 150(1/4). 77–118.
- Martinelli, Dario. 2004b. S. for Sebeok : Introducing anthropological zoosemiotics. In M. Bouters, G. Ipsen & D. Martinelli (éds.), *Semiotics from S to S*. Helsinki : Umweb. 21–43.
- Merleau-Ponty, Maurice. 1942. *Les structures du comportement*. Paris : Seuil.
- Merleau-Ponty, Maurice. 1964. *Le visible et l'invisible*, Cl. Lefort (éd.). Paris : Gallimard.
- Nagel, Thomas. 1974. What is it like to be a bat ? *The Philosophical Review* 83(4). 435–450.
- Parret, Herman (dir.). 1991. *La communauté en paroles*. Liège : Mardaga.
- Piaget, Jean & Bärbel Inhelder. 2004 [1966]. *La psychologie de l'enfant*. Paris : PUF.
- Pieron, Julien. 2010. Monadologie et/ou constructivisme ? Heidegger, Deleuze, Uexküll. *Bulletin d'analyse phénoménologique* 6(2). 86–117.
- Portmann, Adolf. 1961. *La forme animale*, G. Remy (trad.). Paris : Payot.
- Renoue, Marie. 2017. Marier esthétique et communication *via* la médiation – du point de vue de la sémiotique ? *Semens* 41. 163–176.
- Renoue, Marie & Pascal Carlier. 2006. Couleurs de céphalopodes : Rencontre de points de vue sémiotique et éthologique. *Semiotica* 160(1/4). 115–139.
- Renoue, Marie & Pascal Carlier. 2014. Une rencontre homme – animal face aux regards sémiotique et éthologique. *Nouveaux Actes Sémiotiques* 117. <http://epublications.unilim.fr/revues/as/5207> (consulté le 17 septembre 2018).
- Uexküll, Jakob von. 2010 [1934]. *Milieu animal et milieu humain*, Ch. Martin-Freville (trad.). Paris : Rivages.
- Varela, Francisco, Evan Thompson & Eleanor Rosch. 1992. *L'inscription corporelle de l'esprit*, V. Havelange (trads.). Paris : Seuil.